

Acteurs

Interview Le poids des mots face au choc de la crise du Covid-19 20

Zoom Au Sri Lanka, les éléphants sauvages doivent se nourrir de détritiques 21

People Pour Lady Gaga, la célébrité n'a pas toujours été facile 23



«À 80 ans,
je n'ai pas peur
de la mort»

Christoph Blocher n'a jamais «été préoccupé par son âge» mais considère qu'il n'a «plus assez de temps pour les longs combats.»

● Dimanche 11 octobre, Christoph Blocher fêtera ses 80 ans, un chiffre rond qui incite à revenir sur le parcours de celui qui a tant marqué la politique suisse. À l'heure du bilan, voici l'interview intime du ténor UDC.

ARIANE DAYER

ariane.dayer@lematindimanche.ch

FABIAN MUHIEDDINE

fabian.muhieddine@lematindimanche.ch

PHOTOS: YVAIN GENEVAY

Avoir 80 ans, ça vous procure de la joie ou de la tristesse?

De la joie, c'est clair! J'ai eu une jeunesse très heureuse. C'est important. Les spécialistes disent aujourd'hui que les deux premières années sont cruciales, ce sont elles qui nous forment. J'ai habité dans la même maison que celle où Carl Gustav Jung (ndlr: le fondateur de la psychanalyse analytique) a passé les deux premières années de sa vie.

La maison de Jung?

Oui, et son père était pasteur, comme le mien, à Laufen am Reinfall. Il raconte ces deux premières années dans sa biographie. Il y avait là un pont ferroviaire qui relie Schaffhouse à Winterthur, au-dessus du Rhin et des chutes. Et à côté du train il y a un passage pour les piétons. Il raconte que c'est là, sur ce pont, qu'il a pensé pour la première fois au suicide. Parce qu'il a regardé en bas. Moi, j'adorais ce pont. C'était dangereux. Il nous était évidemment interdit à nous, les enfants, d'aller sur les rails. Mais je me souviens que nous avions reçu avec mes frères et sœurs des pièces de 1 centime. Vous savez, celles qui étaient en cuivre. On les posait sur les rails et on attendait le train. À l'époque, il fallait attendre longtemps. Après, les petites pièces étaient très jolies, toutes plates. Et surtout elles brillaient. On avait l'impression d'avoir des pièces en or! Ce pont résume toute la différence entre Jung et moi. Je n'ai jamais été suicidaire. Lui, c'est là qu'il a commencé à penser à ses théories sur la psychologie et les rêves.

À l'intérieur de vous, vous avez l'impression d'avoir quel âge?

Ce sont surtout les autres qui me rappellent que j'ai 80 ans. Je n'ai jamais été préoccupé par mon âge. Mais je dois admettre que je n'ai plus la même énergie qu'à 30 ou 40 ans. Et puis j'évite d'élaborer des plans ou des stratégies complexes qui demandent une lutte de vingt ans. Il faut rester humble. Je vois bien que je n'ai plus assez de temps pour ces longs combats.

Vous avez tout eu dans votre vie.

La richesse, la célébrité, l'efficacité →

→ politique, l'amour, la descendance... Qu'est-ce qui vous rend encore heureux aujourd'hui?

Je suis heureux. Et quand je regarde en arrière, je me dis que je n'aurais jamais pensé devenir entrepreneur ni avoir autant de succès. On ne le sait peut-être pas en Suisse romande, mais Ems-Chemie est la plus grosse entreprise des Grisons. À l'époque, elle allait être vendue et 2000 employés allaient être licenciés. Il y a eu un vrai bras de fer, notamment avec les banquiers, pour que j'obtienne un crédit et que je puisse acheter l'entreprise. C'est comme ça que ça a commencé, puis l'entreprise a bien marché. Le deuxième grand succès que j'estime avoir eu dans ma vie, c'est que mes enfants me succèdent comme entrepreneurs. Mes quatre enfants sont des entrepreneurs. Et je peux vous assurer qu'ils n'agissent pas comme des financiers. Ce sont les premiers au travail et les derniers à partir le soir. Surtout, ils agissent. Magdalena Martullo est à Ems. Mon fils a une entreprise à Dottikon, en Argovie, dans les pharmas. Pendant des années, il a fait de la recherche sans verser aucun dividende. Et maintenant son entreprise cartonne. J'ai une autre fille qui a acheté l'entreprise Basler Läckkerli. Et la quatrième, la plus jeune, travaille avec moi dans l'entreprise Robinvest, que j'ai fondée après ma non-réélection. Nous gérons ensemble, notamment 29 journaux locaux.

Vous avez l'air d'être plus fier de votre succès économique que de votre succès politique?

Oui, entrepreneur, c'est ça ma profession. On me parle toujours de ma carrière politique, mais mon travail le plus important et mes plus gros succès ont été dans l'économie. La valeur d'Ems-Chemie est aujourd'hui proche de celle de Credit Suisse.

En politique, vous êtes un des seuls à avoir réussi à influencer 30% des Suisses, comment expliquez-vous cela?

Obtenir 30% des voix pour l'UDC n'était pas mon but. Et ce n'est pas de mon seul mérite. Si c'est arrivé, c'est parce que j'ai appliqué la même recette que dans l'industrie: je me suis battu pour une idée, une vision. Je veux que la Suisse reste comme elle est, avec la démocratie directe et le fédéralisme. J'étais convaincu de la nécessité de préserver les piliers de la Suisse. J'ai aussi vu que la classe politique, après 1989 et la chute du Mur, avait perdu la tête. Les politiciens disaient qu'il n'était plus nécessaire d'avoir un État, que les frontières étaient inutiles et que plus jamais nous n'aurions la guerre. De grandes bêtises. Au début, j'étais seul à lutter contre tout ça, y compris dans mon parti. J'ai passé beaucoup de temps à convaincre. J'ai lutté pour que l'UDC



«Je n'ai jamais voulu être conseiller fédéral. Mais je n'avais pas le choix.»



«Tous les matins, je fais une grande marche. Depuis cinquante ans, ça m'entretient.»



«Oui, j'aime avoir des adversaires forts. Aujourd'hui la politique manque de personnalités.»

devienne un parti libéral conservateur. Conservateur pour sauvegarder nos grandes et belles valeurs. Mais c'est dangereux de rester figé. C'est comme pour le béton, on ne peut plus bouger. C'est pour ça qu'il faut savoir aussi être libéral.

À l'époque, l'UDC avait beaucoup moins d'électeurs.

Notre parti était très mal en point. Nous étions plus ou moins dans la même situation que le PDC aujourd'hui. En 1975, nous étions à 9,9%, pour toute la Suisse. J'en tends encore, à la radio, dans ma voiture, Helmut Hubacher, président du PS, dire que l'UDC n'avait plus sa place au Conseil fédéral. L'UDC a toujours été un bon parti, mais elle dormait. C'est dans ces conditions que j'ai été élu président de la section du canton de Zurich. L'UDC zuri-

choise est la plus vieille section de Suisse, et aujourd'hui c'est la plus grande.

Sans vous, la Suisse ferait-elle partie de l'Union européenne aujourd'hui?

Tout le monde dit que c'est grâce à moi que la Suisse a refusé l'Espace économique européen. C'est possible, mais je ne peux pas en être certain. Peut-être que la Suisse aurait dit non de toute manière. Ce qui est certain, c'est que c'était la bonne décision. La Suisse allemande a dit non très clairement. Mais ce n'était pas le cas de la Suisse romande, il y manquait quelque chose de fort. Je me souviens encore des tensions. Un soir, j'étais allé à l'Université de Fribourg pour faire un discours. Et il y avait des affiches qui disaient: «Ce soir, c'est le diable qui arrive.» Je me souviens aussi de Suzette Sandoz, que je connais très bien. C'est une personnalité politique que j'admire. Mais elle m'avait dit qu'elle n'avait pas la force de mener ce combat. Aujourd'hui, malheureusement, nous sommes revenus au point de départ avec l'accord-cadre. On fait un premier pas, qui nous emmènera ensuite dans l'Union européenne. Même l'Union européenne l'admet. Gerhard Schröder avait dit un jour: «Vous pouvez toujours dire non, mais vous signez des accords et, au final, vous êtes dans l'Union européenne sans l'avoir décidé.» C'était lors d'un discours à l'Université de Zurich, les banquiers et les grands industriels suisses avaient applaudi. Moi, je ne l'ai pas fait. Il me l'a reproché avant de quitter la salle et m'a demandé: «Vous avez toujours les mêmes idées?» Je lui ai répondu: «Tous les jours un peu plus.»

Qu'est-ce qui a rendu votre influence durable: vous êtes plus en colère que les autres ou en meilleure santé?

C'est une autre chose. Un étudiant de Saint-Gall a fait un travail sur les contradictions dans mes discours durant les trente dernières années, dans le but de trouver mes contradictions. Je plains ce pauvre homme qui a dû lire tout ça. Mais il était étonné de voir à quel point je ne me contredisais pas. C'est pourtant simple: cela fait trente ans que je raconte la même chose. Je n'ai pas adapté mon discours à ce que les gens voulaient entendre.

Il n'y a jamais eu un personnage anti-Blocher, pourquoi?

Malheureusement pas!

Vous auriez aimé?



«Je me suis toujours levé tôt, c'est l'horaire de ma première profession, celle de paysan, pour traire les vaches. J'aime le matin»

Oui, j'aime avoir des adversaires forts. Aujourd'hui la politique manque de personnalités. À l'époque, il y avait Peter Bodenmann ou Helmut Hubacher à la tête du PS. C'étaient des gens avec qui nous débattions avec beaucoup de virulence, mais nous savions aussi nous enfermer dans une pièce et trouver de vraies solutions. Helmut Hubacher m'a dit un jour qu'il ne pouvait pas lutter à mes côtés sur la fin de la centrale de Kaiseraugst, mais qu'il me promettrait de ne pas me combattre publiquement. Et il a tenu parole. J'ose en parler maintenant qu'il est mort.

Quand vous ne serez plus là, les Suisses résisteront-ils encore à l'Union européenne?

Je ne sais pas. Je suis sûr que la Suisse est finie si elle adhère à l'Union européenne. Nous sommes exactement à l'opposé de l'Europe. En 1992, j'étais à Bruxelles pour rencontrer Jacques Delors, alors président de la Commission européenne. Il voulait me convaincre, j'imagine. Il a beaucoup flatté la Suisse. Nous avons parlé deux heures. J'ai fini par lui dire que nous pourrions encore parler dix jours sans tomber d'accord. J'ai ajouté: «Vous êtes pour le centralisme, c'est peut-être bon pour la France, mais la Suisse, c'est tout le contraire, elle est fédéraliste.» Je lui ai dit que la démocratie directe est le meilleur régime pour un État. Il m'a répondu que l'Europe ne pourrait jamais exister s'il y avait un vote populaire.

À vous écouter, on a l'impression que vous faites tout juste. Est-ce que vous vous êtes trompé en politique?

Oui. Étais je me suis trompé sur la tactique.

Entrer au Conseil fédéral, c'était une erreur?

Je n'ai jamais voulu être conseiller fédéral. Mais je n'avais pas le choix. Vous ne pouvez pas lutter contre tout le monde pendant vingt ans, propulser l'UDC comme premier parti de Suisse et dire ensuite que vous laissez un autre aller au gouvernement. J'ai assumé. Mais je savais que je ne serais pas aimé dans ce rôle. Parce qu'il n'était pas question que je change ma ligne. Pascal Couchepin m'accusait toujours d'avoir détruit les radicaux. Je lui répondais qu'ils avaient mal fait leur travail, que c'est pour ça que son parti perdait les élections. Les gens disent que ma non-réélection était un accident. Mais non, c'est mon élection qui était un accident.

Admettez tout de même que vous avez mal vécu votre non-réélection.

C'est vrai. Même si je ne voulais pas siéger au Conseil fédéral, une fois élu j'ai pris ma mission au sérieux et j'ai beaucoup travaillé. J'avais aussi donné mes entreprises à mes enfants. Il n'était pas question de les reprendre. Pour le coup, je ne savais plus quoi faire. Je n'ai donc pas applaudi. Mais quand on prend de la distance, cet épisode est une petite chose dans ma carrière politique. On peut faire le parallèle avec Churchill. Qui se souvient qu'il n'a pas été réélu après la guerre? En revanche tout le monde sait qu'il a libéré l'Europe du nazisme.

Est-ce que vous espérez atteindre 100 ans?

Oui, si c'est avec la même condition physique qu'aujourd'hui. Tous les matins, je fais une grande marche. Depuis cinquante ans, ça m'entretient. Jusqu'à mes 70 ans, je courais. Je faisais 6 kilomètres en trente-cinq minutes. Mais depuis mes 70 ans j'écoute Ronald Reagan. Il disait qu'à partir de cet âge il ne faut plus courir, ce n'est pas bien pour les genoux, les jambes et la tête. Alors je marche. Je fais le même parcours en septante minutes. Je me suis mis à l'exercice à l'âge de 25 ans. Je m'étais levé un matin et je suis retombé dans le lit. Le médecin a parlé de dépression nerveuse. Aujourd'hui, on dit burn-out. Le médecin m'a reproché de trop travailler et de ne pas faire assez de sport. J'ai essayé le fitness, mais je perdais trop de temps. Alors, j'ai commencé une activité sportive tôt le matin, à 5h30. Je me suis toujours levé tôt, c'est l'horaire de ma première profession, celle de paysan, pour traire les vaches. J'aime le matin.

Pensez-vous à la mort?

Je n'ai pas peur de la mort. Mon père était pasteur, et un bon pasteur. Ce n'était pas un moralisateur. Il disait toujours à tout le

monde: «Vous êtes sauvés, c'est ça le message.» Ma mère, tous les soirs, prenait une chaise près du lit de ses onze enfants pour une prière très courte: «Merci, Seigneur, pour ce jour que tu as donné et merci de nous avoir protégés. Et donne-nous une bonne nuit.» On ajoutait toujours «Pour maman et papa», et finalement on récitait les onze prénoms des enfants. Et nous, les enfants, nous regardions combien de secondes il nous fallait pour réciter ces onze prénoms. On allait évidemment de plus en plus vite.

Vous récitez encore cette prière?

Oui. Tous les jours. Parfois même plusieurs fois. Je suis collectionneur d'art et, notamment, des tableaux d'Albert Anker. Ce peintre a dit: «Je veux montrer que le monde n'est jamais perdu. Il a pourtant dessiné des gens très pauvres, au milieu du XIX^e siècle dans le canton de Berne. J'avais un frère plus âgé, qui est aussi devenu pasteur. Il racontait que, dans une ferme en Pologne, il avait rencontré une bonne. Elle avait commencé à travailler à 15 ans et était encore là à 90 ans. Quand elle était mourante, tous les gens de la maison étaient inquiets et lui rendaient visite. Et elle répondait toujours: «N'ayez pas peur, Pâques revient toujours.» Quand on se téléphonait, avec mon frère, l'un ou l'autre finissait toujours par dire cette phrase.

Un «bon pasteur», pour vous, c'est donc quelqu'un qui dit que nous allons être sauvés? Pourtant, vous nous avez fait peur toute notre vie, vous nous avez décrit l'Apocalypse si on entrait dans l'Union européenne.

Oui, vous serez sauvés même si vous entrez dans l'Union européenne. Vous pouvez être sauvés même si vous êtes en prison. Ça, c'est Dieu qui le décide. Moi, mon rôle, c'est de veiller à ce que les conditions de vie en Suisse soient meilleures que celles d'une prison.

«Il faut une initiative contre la professionnalisation des élus»

Quel sera votre dernier combat?

En politique, j'aimerais stopper la professionnalisation des élus. Les politiciens de milice disparaissent. C'est un phénomène de plus en plus grave en Suisse. Le travail parlementaire ne doit pas représenter plus de 30% de leur temps de travail. Ils doivent avoir un vrai job à côté.

Pourquoi est-ce grave?

Parce que les parlementaires ne connaissent plus la vraie vie. J'ai toujours dirigé notre entreprise, et à présent c'est ma fille. Elle siège en même temps au Conseil national, et c'est très dur. Elle doit y mettre beaucoup d'énergie. Aujourd'hui, les parlementaires sont des fonctionnaires, ils réécrivent des lois toute la journée. Ce n'est pas ça leur travail. Ils n'apportent plus les expériences qui viennent de l'extérieur.

Cesera votre prochaine initiative?

Tous les politiciens, presque tous les conseillers nationaux, y compris dans mon parti, ne veulent pas d'un tel changement. Ils ne voudront pas baisser leur salaire. Il faudrait donc faire sans eux et lancer une initiative populaire. Je suis sûr que nous pourrions gagner. Mais comme ce combat va durer très longtemps, j'espère

que quelqu'un d'autre reprendra le flambeau.

Et vous ne vous battez plus contre l'Union européenne?

Je pense que je me battrais encore contre l'accord institutionnel. J'ai lutté contre l'entrée dans l'Union européenne et maintenant il n'y a plus personne qui veut d'une adhésion. Mais cet accord reste très dangereux.

Jusqu'où voulez-vous aller contre l'Europe?

Pour moi, il ne faut pas donner à l'Union européenne la compétence de décider des lois en Suisse. Ensuite, s'il y a un litige, il ne doit pas être tranché par les juges de l'Union européenne. Un droit de veto de la Suisse contre les décisions européennes est indispensable. Aujourd'hui, avec la libre circulation, la Suisse a perdu la maîtrise. Elle ne peut plus décider elle-même. Et ce problème deviendra toujours plus important. Sur les six premiers mois de cette année, malgré le coronavirus et une fermeture de deux mois, il y a eu plus d'immigration que les six premiers mois de l'année dernière. Avec l'accord-cadre, c'est l'UE seule qui prendra des décisions. Et elle le fera contre la Suisse.

Publicité

les TERRASSES de LAVAUX
Puidoux - Chexbres

DÉCOUVREZ LA VIDÉO :
vimeo.com/462962429

JOURNÉES PORTES OUVERTES
8-9-10 OCTOBRE 2020
DE 10H À 17H

DE 2,5 À 5,5 PIÈCES
DÈS CHF 800'000.-

VENTE AUTORISÉE AUX ÉTRANGERS

+41 (0)79 627 64 86
www.lesterrassesdelavaux.ch
vente@christian-constantin.ch

CHRISTIAN CONSTANTIN SA
DEVELOPPEMENT - ARCHITECTURE - ENTREPRISE GÉNÉRALE - IMMOBILIER - FINANCES

